

Leopardi en français

Rien n'est simple avec Leopardi. Son œuvre d'abord, poésie et philosophie menées de front, entreprise qui n'avait plus guère été tentée – et réussie – depuis les Grecs ; sa pensée ensuite, nourrie des Lumières dont il est l'héritier, mais ne s'attardant à aucune de leurs conclusions, notamment cette idée de progrès qui s'imposera durant tout le siècle et au-delà ; sa langue aussi, tantôt limpide, comme coulant de source, tantôt hérissée toute d'écueils à l'instant où le lecteur s'y attend le moins ; et jusqu'à l'image enfin qui s'est faite de lui, tenant de la caricature et de l'idéalisation à la fois. En France, par la faute de Musset, il est apparu surtout comme l'emblème de la mélancolie romantique, ce qui est le réduire à presque rien, car, si mélancolie il y a, elle est chez lui d'une autre essence. L'incompréhension, surtout du côté de l'Université, est totale. Seuls, à la fin du siècle ou au suivant, quelques écrivains de premier ordre, mais qui se gardent bien d'occuper le premier plan, tels Remy de Gourmont, Valéry Larbaud et André Pieyre de Mandiargues, sauront le comprendre et l'aimer : étrange constellations d'amateurs, brouillant les classifications scolaires et prévues.

Les Pensées ont paru à Florence en 1845, huit ans après la mort de Leopardi. On y trouve la substance de sa morale et une analyse froide et minutieuse du comportement de l'homme dans la société. Ce texte fondamental a cependant été peu traduit et le plus souvent de façon partielle. Nous présentons pour la Pensée VII les quatre seules traductions publiées à notre connaissance à ce jour.

Havvi, cosa strana a dirsi, un disprezzo della morte e un coraggio più abietto e più disprezzabile che la paura : ed è quello de' negozianti ed altri uomini dediti a far danari, che spessissime volte, per guadagni anche minimi, e per sordidi risparmi, ostinatamente ricusano cautele e provvidenze necessarie alla loro conservazione e si mettono a pericoli estremi, dove non di rado, eroi vili, periscono con morte vituperata. Di quest'obbrobrioso coraggio si sono veduti esempi insigni, non senza seguirne danni e stragi de' popoli innocenti, nell' occasione della peste, chiamata più volentieri cholera morbus, che ha flagellata la specie umana in questi ultimi anni.

Leopardi, *Pensieri*, Le Monnier, Florence, 1845

Il y a, chose étrange à dire, un dédain de la mort qui est plus abject et plus méprisable que la peur : tel est le courage des négociants et des autres hommes en quête d'argent, qui souvent, même pour des gains minimes et pour de sordides économies, se refusent à prendre les précautions les plus nécessaires et s'exposent à des périls extrêmes où, vils héros, ils trouvent parfois une mort peu louable. On a vu des exemples remarquables de ce courage ignominieux, qui a amené la perte de peuples innocents, à l'occasion de la peste, appelée plus ordinairement choléra-morbus, qui a décimé l'espèce humaine dans ces dernières années.

F. A. Aulard, Lemerre, Paris, 1880

Le mépris de la mort est, chose curieuse à se dire, un genre de courage plus abject et plus méprisable que la peur elle-même. Il ressemble au courage des négociants et des hommes voués aux affaires qui, très souvent, pour faire une économie sordide, se privent des précautions les plus indispensables à leur conservation et s'exposent aux dangers les plus grands au milieu desquels on les voit parfois, héros abjects, succomber à une mort honteuse. [*La traduction s'arrête ici sans indication de coupure.*]

Auguste Dapples, Librairie Germer Baillièrre et Cie, Paris, 1880

Il y a, chose étrange à dire, un mépris de la mort et un courage plus abject et plus méprisable que la peur : c'est celui des commerçants et de ceux qui ne songent qu'à entasser de l'argent. Bien souvent en vue de bénéfices même minimes et de sordides économies, ils refusent obstinément de prendre les mesures nécessaires à leur conservation et s'exposent aux plus grands dangers, où fréquemment ils périssent, en vils héros, d'une mort déshonorante. De ce courage ignominieux, on a vu des exemples célèbres, non sans qu'il en résultât des calamités et des désastres pour les peuples innocents, à l'occasion de la peste, appelée plus volontiers choléra morbus, qui a frappé l'espèce humaine pendant ces dernières années.

Linda Caramelli, Gratier, Grenoble, 1900

Il y a, chose étrange à penser, un mépris de la mort et un courage plus abject et plus méprisable que la crainte : c'est celui des marchands et de tous ceux qui consacrent leur vie à faire de l'argent. Bien souvent, pour des gains dérisoires et de sordides économies, ces hommes repoussent résolument toute prudence, toute sagesse dont dépend leur propre survie. Héros sans honneur, ils s'exposent aux derniers périls et il leur arrive fréquemment de connaître une fin misérable. D'éclatants exemples de ce courage infâme, du reste gravement préjudiciable à des milliers de victimes innocentes, nous ont été fournis à l'occasion de la peste qui, sous le nom de choléra qu'on lui donne communément aujourd'hui, a frappé ces dernières années l'humanité.

Joël Gayraud, Allia, Paris, 1992

(*) Voir également, de Joël Gayraud, « Faire lire Leopardi », *Travaux du centre de traduction littéraire*, n° 26, Lausanne, 1995.